

LA LIGNE
D'OMBRE
GURSHAD SHAHEMAN

LES FORTERESSES

CRÉATION 2021

PRODUCTION DÉLÉGUÉE
LES RENCONTRES À L'ÉCHELLE-B/P



LES FORTERESSES

Texte et mise en scène : **Gurshad Shaheman**
Assistant mise en scène : **Saeed Mirzaei**
Jeu : **Guilda Chahverdi, Mina Kavani, Shady Nafar**
Gurshad Shaheman & les femmes de sa famille
Création sonore : **Lucien Gaudion**
Scénographie : **Mathieu Lorry-Dupuy**
Lumières : **Jérémy Papin**
Dramaturgie : **Youness Anzane**
Régie générale : **Pierre-Éric Vives**
Costumes : **Nina Langhammer**
Régie plateau et accessoires : **Jérémy Meysen**
Maquilleuse : **Sophie Allégatière**
Coach vocal : **Jean Fürst**
Durée 3h

Les Forteresses a été édité aux éditions Les Solitaires Intempestifs en septembre 2021.

Un projet de la compagnie La Ligne d'Ombre

Production/diffusion : Les Rencontres à l'échelle - B/P

Coproduction : Les Rencontres à l'échelle - B/P ; le Phénix, scène nationale Valenciennes ; TnBA - Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine ; Pôle arts de la scène - Friche la Belle de Mai ; CCAM Scène Nationale de Vandoeuvre ; Le Carreau scène nationale de Forbach et de l'Est Mosellan ; Le Théâtre d'Arles, scène conventionnée d'intérêt national art et création - nouvelles écritures ; Maison de la Culture d'Amiens - Les Tanneurs, Bruxelles.

Accueil en résidence : Le Manège Maubeuge ; Les Rencontres à l'échelle - B/P structure résidente à la Friche la Belle de Mai, Les Tanneurs, Bruxelles.

Soutiens : DRAC Hauts-de-France ; Région Hauts-de-France ; Fonds SACD Théâtre ; Spedidam.

Ce projet a bénéficié de l'aide à l'écriture de l'association SACD-Beaumarchais (2019), et de l'aide à la création ARTCENA.

Remerciements : Sophie Claret, Camille Louis, Judith Depaule, Aude Desigaux

Contacts

Production déléguée : Charlotte Clary
coordination@lesbanccpublics.com ; +33 (0)4 91 64 60 00
Gurshad Shaheman :
gurshad@lalignedombre.com ; +33 (0) 6 72 62 75 58

CALENDRIER

MANÈGE,
MAUBEUGE (Cabaret de Curiosités) 10 et 11 mars 2021

MUCEM - RENCONTRES À L'ÉCHELLE,
MARSEILLE 26 et 27 août 2021

LES TANNEURS,
BRUXELLES 5 - 9 octobre 2021

MAISON DE LA CULTURE,
AMIENS 12 et 13 octobre 2021

CCAM,
VANDOEUVRE-LÈS-NANCY 15 et 16 octobre 2021

LE CARREAU,
FORBACH 19 octobre 2021

LE CENTRE POMPIDOU,
PARIS 21 et 22 janvier 2022

TNBA,
BORDEAUX 25 - 28 janvier 2022

LA FILATURE,
MULHOUSE 3 et 4 février 2022

MANÈGE,
MAUBEUGE 24 et 25 mai 2022

MC93,
BOBIGNY 03 - 11 juin 2022

GURSHAD SHAHEMAN

AUTEUR, METTEUR EN SCÈNE, INTERPRÈTE

Gurshad Shaheman a été formé à l'École Régionale d'Acteurs de Cannes et Marseille (ERACM). Il est aussi détenteur d'un master II de littérature comparée obtenu à Paris VIII dont le mémoire portait sur la traduction de la poésie contemporaine persane. En tant qu'acteur ou assistant à la mise en scène, il a notamment collaboré avec Thierry Bédard, Reza Baraheni, Thomas Gonzales ou Perrine Maurin. Depuis 2012, Gurshad écrit et interprète ses propres performances. Sa trilogie *Pourama Pourama*, toujours en tournée, est publiée aux Éditions Les Solitaires Intempestifs. Lauréat 2017 du prix Hors Les Murs de l'Institut Français, il est parti à Athènes et à Beyrouth à la rencontre de réfugiés LGBT en préparation du spectacle *Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du prophète*, créé au festival d'Avignon 2018. Le texte, traduit en suédois par Sophia Norlin, a également fait l'objet d'une lecture au théâtre Unga Klara de Stockholm.

Aujourd'hui, Gurshad est artiste associé au Théâtre Les Tanneurs à Bruxelles où il a créé en 2020 *Silent Disco*, projet citoyen mené avec des jeunes gens en rupture avec leurs familles. En France, il est associé au Manège, scène nationale de Maubeuge et au Théâtre de l'Union, CDN de Limoges. Il est également accompagné par le Phénix, scène nationale de Valenciennes et la Maison de la Culture d'Amiens dans le cadre du Campus du Pôle européen de la création. En 2019, il crée sa compagnie La Ligne d'Ombre, implantée dans les Hauts-de-France. En 2022, outre ses projets, on le verra en tant qu'interprète en tournée dans *Bright Room* de Tony Kushner mis en scène par Catherine Marnas et dans *After* de Tatiana Julien. Comme pédagogue, il intervient à l'ERACM, dans divers conservatoires en France, ainsi que dans l'antenne belge du Cours Florent.



« À partir d'interviews que j'ai menées auprès de ma mère et de ses deux sœurs, j'ai écrit trois monologues entrelacés retraçant leurs vies.

Toutes trois sont nées aux débuts des années 1960 au coeur de l'Azerbaïdjan iranien. Elles ont vécu la révolution de 1979, connu la désillusion, traversé 8 ans de guerre...

Puis, dans les années 1990, deux d'entre elles ont décidé de quitter l'Iran : ma mère, pour la France et sa sœur cadette, pour l'Allemagne. La dernière est restée en Iran.

Aujourd'hui, je les invite toutes trois sur scène à se raconter au présent et à jouer des bribes de leurs passés.

Dans une géographie éclatée entre l'Europe et l'Iran, *Les Forteresses* déroule pour le spectateur le récit de ces trois destins hors du commun, à la fois conjoints et séparés, exemplaires et universels, où l'intime et le politique sont inextricablement mêlés. »



قَلْعَهُ هَا

GENÈSE DU PROJET

En juillet 2018, quand j'ai créé *Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du prophète* au festival d'Avignon, ma mère a fait le déplacement de Lille pour voir le spectacle. Sa sœur cadette, installée à Francfort depuis près de vingt ans, est venue d'Allemagne. Pour l'occasion, leur troisième sœur, qui vit encore à Téhéran a pris un avion pour les rejoindre. Cela faisait onze ans qu'elles n'avaient pas été ainsi réunies toutes les trois. J'étais touché de les voir ensemble après toutes ces années, de constater combien leur lien restait solide malgré les revers du destin, les années de séparation et malgré des choix de vie parfois radicalement opposés. Je les regardais dans les rues d'Avignon, au milieu de cette grande fête du théâtre dans laquelle elles se fondaient parfaitement et je les trouvais vraiment romanesques, pour ne pas dire théâtrales.

Les trois femmes sont nées au début des années 1960, à Mianeh, une petite ville des montagnes de l'Azerbaïdjan iranien. Elles ont fait des études, traversé une révolution, vécu 8 ans de guerre et connu l'exil pour deux d'entre elles. Elles ont eu des maris, des enfants, des divorces. Elles ont connu de grandes joies et de grandes peines. Elles ont vécu plus d'un demi-siècle et leurs petites histoires de vie contiennent en elles la grande Histoire d'une partie du monde de la seconde moitié du vingtième siècle. Chacune l'a vécue d'un point géographique différent, baignée dans une langue et un environnement culturel différents.

Ma mère, l'aînée des trois sœurs, s'est établie en France en 1990. À peine deux ans plus tard, sa cadette, a entamé avec ses deux enfants un parcours de réfugiée à Leipzig en Allemagne. La dernière est toujours restée en Iran. À Avignon, sur les terrasses des cafés ou dans leur petit appartement de location, je les regardais faire le bilan de leurs vies, passer en revue leurs réussites et leurs échecs, faire le décompte de leurs joies et de leurs peines et je me disais que je tenais là le sujet de ma prochaine pièce. Quand je leur ai annoncé le projet, elles se sont montrées un peu sceptiques au départ mais très vite un enthousiasme sincère a pris le dessus. J'ai alors commencé à les interviewer. Chaque entretien a été enregistré et a servi de base à la composition de la pièce. Pour moi, il ne s'agissait bien sûr pas d'un simple travail de transcription mais bien d'écriture. L'aspect documentaire ou prosaïque du sujet m'intéresse bien moins que la force poétique ou le souffle universel que ces récits peuvent atteindre.

À travers trois monologues entrelacés, chacune passe en revue son enfance, la relation aux parents, les études, l'engagement politique, le rapport aux hommes, au mariage, à la maternité, à dieu, à l'exil... Leurs voix se succèdent et se complètent, tissant un réseau de sensations et d'idées, dressant trois paysages intimes enchevêtrés où chacune fait pour elle-même le bilan de sa vie à l'approche du crépuscule.

G.S.

AU PLATEAU

Lorsque j'ai invité ma mère et mes deux tantes à participer en tant qu'interprètes dans la pièce qui retrace leur propre vie, elles étaient enchantées à l'idée de faire du théâtre et tout à la fois tétanisées par leur manque d'expérience et leur méconnaissance du plateau. Il allait de soi que je devais les accompagner dans leur désir de théâtre et leur fournir le cadre et les outils pour qu'elles puissent occuper pleinement la scène. Il était hors de question dès lors qu'elles restent assises sur un fauteuil pendant que des actrices rejouent le théâtre de leur vie devant elles. Elles devaient être les interprètes principales de ce spectacle. Or deux d'entre elles ne parlent pas du tout français. Il me fallait donc inventer un dispositif dans lequel elles puissent évoluer librement et soient au maximum de leur potentiel scénique sans que la barrière de la langue ne soit un frein. Plutôt que de considérer cette question comme une contrainte, j'en ai fait la colonne vertébrale de ma mise en scène.

La scénographie est inspirée des restaurants de plein-air dans le nord de Téhéran où les clients mangent assis sur des lits recouverts de tapis installés sur de petites rivières peu profondes (cf image n° 1). Sur notre scène, des plateformes similaires servent à installer une partie du public. Le reste des spectateurs prenant place dans les gradins (cf. images n°2 et 3). La frontière entre la scène et la salle est ainsi gommée et la scénographie invite à une convivialité. Je suis présent sur scène aux côtés de ma mère et ses sœurs. Nous sommes les hôtes de cette réception. Nous accueillons les spectateurs, les guidons à leurs places et leur proposons gâteaux et bonbons. Deux des plateformes, plus grandes, placées respectivement en fond et en avant scène servent d'estrades où nous jouons de petites scènes. Les couloirs de circulation entre les plateformes sont également utilisés en tant qu'espace de jeu.

Chacune des femmes est doublée par une actrice franco-iranienne qui prend en charge le récit de sa vie. Il y a donc une dissociation entre les corps et les voix ou plutôt un dédoublement. Les trois femmes qui m'ont confié leurs histoires sont physiquement présentes sur le plateau et prennent en charge toutes les actions théâtrales. Mais leurs histoires sont portées par trois actrices, trois « conteuses » qui déroulent le fil des événements de leurs vies. Chaque figure est donc scindée en deux : un corps réel et une voix fictionnelle. Autant les conteuses sont immobiles, autant je voulais que les interprètes aient une expérience du plateau qui soit la plus riche possible. Je me suis donc appliqué à leur faire traverser diverses modalités de jeu et de présence au plateau tout au long du spectacle, alternant réalisme, burlesque et abstraction.

Les trois actrices/conteuses sont équipées de micro HF et leur voix est toujours soutenue par de la musique électro-acoustique composée et jouée en direct par mon collaborateur de toujours, Lucien Gaudion. L'intégralité du texte vient ainsi s'inscrire dans une bande son originale se déployant sur toute la durée de la pièce. Ce filet tendu est interrompu à trois reprises : la pièce est divisée en 3 chapitres, chacun se terminant par une chanson azérie que j'interprète en direct. C'est ma seule contribution vocale au plateau, le reste du temps je ne suis qu'une oreille dans laquelle les trois femmes déversent le récit de leurs tourments. Le choix de l'azéri a son importance : c'est notre langue maternelle à tous les quatre, langue brimée et réduite à l'état de patois par la culture dominante perse. Or c'est dans cette langue officielle que j'ai été élevé, tout comme ma mère et mes tantes. Les récits intimes seraient incomplets si je ne faisais pas résonner cette langue interdite haut et fort dans le théâtre.

G.S.



- . Image n° 1 : restaurant de plein air à Téhéran
- . Image n°2 : scénographie
- . Image n°3 : visualisation 3D

LA COMPAGNIE

HISTORIQUE

Gurshad Shaheman écrit et met en scène ses propres pièces depuis 2012. Son travail prend toujours sa source dans le réel sans pour autant être du théâtre documentaire pur. En octobre 2019, il crée La Ligne d'Ombre, compagnie dont il assure la direction artistique et dont le siège social est fixé au Favril, au cœur de l'Avesnois dans les Hauts-de-France. Sur ce territoire, la compagnie bénéficie du soutien de la Chambre d'eau où Gurshad a effectué deux résidences d'écriture par le passé. Trois autres structures de la région, déjà partenaires des précédentes créations du metteur en scène, se sont engagées à accompagner les projets de la compagnie sur les trois années à venir (22/24). Il s'agit du Manège à Maubeuge où Gurshad est artiste associé depuis septembre 2021, du Phénix à Valenciennes et de la Maison de la Culture d'Amiens dans le cadre du pôle européen de la création.

En 2021, parallèlement aux *Forteresses*, Gurshad travaille à la création de *Silent Disco*, projet porté par le théâtre des Tanneurs à Bruxelles qui met en scène neuf jeunes gens en rupture avec leur famille. La première de ce spectacle a eu lieu en avril 2021 à Bruxelles.

Depuis janvier 2022, la compagnie bénéficie d'un pré-conventionnement avec la DRAC sur une période de deux ans. Dans les années à venir, le projet de la compagnie va se développer selon deux axes distincts et complémentaires, constitués de créations à rayonnement national et international et d'actions artistiques sur le territoire des Hauts-de-France.

En terme de création, il y a une petite forme performative, *Bedtime Stories*, prévue pour juillet 2022 dans le cadre du festival Tournée Générale dans le 12ème arrondissement de Paris. Puis suivront deux projets d'envergure dont les étapes de créations vont s'échelonner de 2022 à 2024. Au printemps 2023 seront montrées *Les Ruines* projet lauréat du plan de relance exceptionnel initié par l'Élysée, intitulé Mondes Nouveaux. Puis en 2024, nous assisterons à la création de *Sur Tes Traces / Portraits Croisés* projet international entre la France, le Canada et la Belgique, né de la rencontre entre Gurshad Shaheman et l'auteur / metteur en scène canadien, Dany Boudreault.

Quant aux actions sur le terrain, le projet intitulé *Nous qui habitons ici* se donnera pour mission de mener des ateliers d'écriture et de jeu auprès de divers groupes sociaux sur le territoire des Hauts-de-France afin de leur proposer de se raconter dans une série d'autoportraits.

« Pendant les huit ans de guerre
Ton père travaillait au front
Il était missionné par le gouvernement pour
reconstruire les routes bombardées par les Irakiens
Il t'emmenait quelquefois avec lui
Et deux fois
Il m'a aussi prise avec vous

La première fois
J'étais enceinte de ta sœur
Je n'oublierai jamais ce voyage
J'avais fait des photos qui auraient été historiques si je
n'avais pas perdu l'appareil photo et les pellicules au retour
Des photos dignes d'un reporter de guerre

Je me souviens de vastes palmeraies
intégralement brûlées
Le soleil se couchait
De part et d'autre de la route
Il y avait ces immenses palmiers calcinés
Dressés dans la lumière orange
Comme des allumettes géantes consumées ●
Plantées dans le sol à perte de vue

Tu te souviens de ce voyage ? »



Les Forteresses, extrait.

Représentation du 26 août 2021
au MUCEM, Rencontres à l'échelle, Marseille.
Photo : Yohann Bouzid.



LES RENCONTRES À L'ÉCHELLE – B/P

UN ACCOMPAGNEMENT EN PRODUCTION DÉLÉGUÉE

Les Rencontres à l'échelle – Bancs Publics développent un projet artistique et culturel dédié aux formes contemporaines du spectacle vivant, porteuses d'un récit de l'altérité. Le projet déploie un imaginaire ouvert sur le monde à partir de ses résonances locales. Déployer, en s'engageant autour d'un axe programmatique précis, la visibilité des artistes que nous accompagnons se construit avec des producteurs engagés.

Entre 2015 et 2021 la production déléguée des projets écrits et réalisés par Gurshad Shaheman était assurée par Les Rencontres à l'échelle — Bancs Publics à Marseille.

En tant qu'artiste accompagné par les Rencontres à l'échelle depuis *Pourama Pourama*, trilogie autobiographique sur les années allant de l'enfance au début de l'âge adulte, le partenariat entre Gurshad Shaheman et Les Rencontres à l'échelle - Bancs Publics s'est développé au fil des projets qui se sont créés en étroite collaboration avec Julie Kretzschmar, directrice des Rencontres à l'échelle - Bancs Publics.



Trilogie
Pourama Pourama
Création 2015
©Jeremy Meysen



*Il pourra toujours dire que
c'est pour l'amour du prophète*
Création 2018
© Christophe Raynaud de Lage



Les Forteresses
Création 2021
© Agnès Mellon

« Quand je montais dans l'avion à Téhéran
Ça n'avait aucune importance ce que j'emportais avec moi
Combien d'argent j'avais
Ni même où j'allais
J'étais inconsciente
Avec deux enfants traumatisés
Ils avaient 3 et 5 ans
Je n'avais aucune idée de ce qui m'attendait
Mon cerveau ne marchait plus

J'ai atterri en Allemagne malgré moi
Mon mari était en taule
Il m'avait dit « j'ai un ami qui a demandé asile à Hambourg
Il a eu ses papiers »

Moi j'espérais rester en France
Je rejoignais mon frère
Et ma sœur qui y était installée depuis 6 ans
Mais à mon arrivée
Mon frère a dit que ce serait plus simple en Allemagne
Il a pris sa voiture
Et nous a déposés chez ce type à Hambourg
L'ami de mon mari qui venait tout juste d'avoir ses papiers

Je vais me présenter à la police
La police me dit « On va vous transférer en ex-RDA »
Je ne mesurais pas ce que ça voulait dire
Ils m'ont remis un document
Disant que samedi ou dimanche au plus tard
Il fallait que je me rende à Chemnitz
C'est à la frontière tchèque
Ils m'ont même donné les billets de train

Plus on roulait vers l'est
Plus on reculait dans l'histoire... »

L'ÉQUIPE

SAEED MIRZAEI

Assistant mise en scène



Saeed Mirzaei est né en Iran. Après avoir découvert le théâtre pendant ses études à l'école polytechnique de Téhéran, il a suivi une formation d'acteur à l'École de Jeu d'Amin Tarokh. Il a joué dans des séries télévisées (*Derniers jours d'hiver* de Hossein Mahdvian, IRIB1), et des courts métrages. Il a également été membre du collectif Papatihia dirigé par Hamid Pourazari (*Virage à deux coups*, 2010, *Requiem pour innocence*, 2011). En France, formé à l'École Départementale du Théâtre 91 (EDT91), il entre au master professionnel de mise en scène et dramaturgie à l'université Paris-Nanterre. Il a joué notamment sous la direction de Jacques David et Philippe Minyana (*Qu'est-ce qu'ils disent sur le pré ?* 2016), Antoine Caubet (*Le soulier de satin*, 2016), Etienne Pommeret (*Le prince travesti*, 2015) et il a assisté Nicolas Struve dans la mise en scène d'*À nos enfants*, (TGP, 2017). Il a continué à se former auprès de metteurs en scène comme Christiane Jatahy, Anatoli Vassiliev et Thomas Richards. Sa première pièce *Where did I kill you for the first time ?* présentée comme projet de fin d'études à l'université obtient le prix d'encouragement ARTCENA. En 2019, il a fondé la compagnie VIS-PO-BISH accompagnée par le théâtre Gérard Philippe et Anis Gras. Actuellement il collabore en tant que dramaturge et traducteur avec Marcial Di Fonzo Bo et Lucie Berelowitsch qui mettront en scène les artistes afghans exilés en France depuis septembre 2021. *Les Forteresses* est sa première collaboration avec Gurshad Shaheman.

YOUNESS ANZANE

Dramaturgie



Dramaturge et conseiller artistique pour le théâtre et la danse, Youness Anzane travaille avec les metteurs en scène Jean Jourdheuil, Thomas Ferrand, Victor Gauthier-Martin, David Gauchard, Yves-Noël Genod, Stéphane Ghislain Roussel, Sophie Langevin, Mehdi-Georges Lahlou, Laurie Bellanca, Gurshad Shaheman. Il collabore avec les chorégraphes Christophe Haleb, Jonah Bokaer, Tabea Martin, Lionel Hoche, Julia Cima, Maud Le Pladec, Thierry Micouin, Marta Izquierdo, Malika Djardi, David Wampach, Meryem Jazouli, Arkadi Zaidés, Olivier Muller, Eric Minh Cuong Castaing, Aude Lachaise, Aurélie Gandit.

Son intérêt pour l'opéra le conduit au Festival d'Aix-en-Provence, où il est dramaturge associé en 2012, puis membre de l'équipe de rédaction des programmes en 2014. Il devient par la suite l'auteur du livret de l'opéra *Wonderful Deluxe* (musique du compositeur Brice Pauset, production du Grand Théâtre de Luxembourg), ainsi que du livret *Crumbling Land* (musique composée par le collectif Puce Moment, production de l'Opéra de Lille). Pour l'Opéra de Lyon, il participe en 2021 à la création du monodrame lyrique *Zylan ne chantera plus*, musique de Diana Soh, livret de Yann Verburgh, mise en scène de Richard Brunel.



MATHIEU LORRY-DUPUY

Scénographie

Après avoir suivi une formation d'arts plastiques à l'École des Arts Décoratifs de Paris, Mathieu est assistant scénographe au bureau d'études du Festival International d'art lyrique d'Aix-en-Provence et collabore pendant deux années aux productions de Stéphane Braunschweig, Patrice Chéreau, Lucas Hemleb, Luc Bondy. Il participe à différents projets de Robert Wilson élaborés au Watermill Center aux États-Unis ainsi qu'au tournage des « Vidéo Portraits », puis assiste Daniel Jeanneteau sur divers projets. Il développe des scénographies et des installations visuelles au théâtre, à l'opéra, en danse contemporaine et collabore avec les metteurs en scène et chorégraphes Thierry Roisin, Olivier Coulon Jablonka, Michel Cerda, Michel Fagadau, Niels

Arestrup, Laurent Gutmann, Alain Béhar, Jean-Yves Courrègelongue, Alexandra Lacroix, Marie-Christine Soma, Jean-Pierre Baro, Benjamin Porré, Cédric Gourmelon, Julien Fisera, Sara Llorca, Catherine Kollen, Thomas Gonzales, Daniel Larrieu, Marie Rémond, Gurshad Shaheman, Benjamin Lazar, Christophe Gayral, Galin Stoev, Salia Sanou, Amine Adjina, Rocio Berenguer. Avec Jacques Vincey, il a créé notamment l'installation en glace pour *Und*. Parallèlement à son activité théâtrale, depuis 2017, il est intervenant à la faculté de Nanterre en Master 2, théâtre : mise en scène et dramaturgie. Il est le lauréat du concours pour l'extension du Centre National du costume de scène de Moulin en un laboratoire de création de la scénographie, avec l'architecte Jésus Garcia Torres et le studio Adeline Rispal.

LUCIEN GAUDION

Création Sonore

Artiste sonore né en 1981, Lucien Gaudion vit et travaille à Marseille depuis 2010. Son parcours l'amène à se concentrer sur les stratégies de transformation de la perception auditive. Il crée des contextes d'écoute, des compositions électroacoustiques, des installations ou des performances qui utilisent ou détournent des procédés technologiques complexes avec une nette volonté de s'affranchir de leur tyrannie. Haut-parleurs démembrés, néons sonorisés, arche d'enceintes font partie de la gamme non-chromatique de Lucien Gaudion.

« Au départ, je m'intéresse à ce que le son véhicule comme informations ainsi qu'à sa capacité à générer des espaces multiples et simultanés, ces nouveaux lieux fictifs et sonores sont pour moi de nouveaux mondes possibles, des espaces mentaux à explorer. » [Lucien Gaudion]

Outre son travail d'installation et de performance solo il fabrique des musiques pour le théâtre et la danse notamment avec Gurshad Shaheman. Artiste associé au GMEM (CNCM de Marseille), il fait également partie du collectif Soma avec lequel il interroge les pratiques audio/tactile. Il est aussi cofondateur du label Daath Records pour les musiques expérimentales et organise les événements «La Membrane» avec Elena Biserna dédiés aux arts sonores. Il est membre du collectif delete.



JÉRÉMIE PAPIN

Lumière

Formé au sein du DMA régie lumière de Nantes et à l'école du Théâtre National de Strasbourg, Jérémie Papin a collaboré entre autre avec Didier Galas, Hauke Lanz ou encore Lazare Herson- Macarel. Membre de la compagnie Les Hommes Approximatifs, il a créé les lumières de *Macbeth*, *Violetta*, *Le Bal d'Emma*, *Elle brûle*, *Le Chagrin* et enfin *Saigon* créé à la Comédie de Valence - CDN / Festival d'Avignon 2017. Entre 2010 et 2018, il crée les lumières d'Éric Massé, de Nicolas Liautard pour *Le Misanthrope*, d'Yves Beaunesne pour *L'intervention* et *Roméo et Juliette*, de Richard Brunel pour *Eddy Bellegueule* et de Maëlle Poésy pour *Purgatoire à Ingolstadt*, *Candide* ainsi que *L'Ours* et *Le chant du cygne* à la Comédie-Française, *Ceux qui errent ne se trompent pas* au Festival d'Avignon. Pour l'opéra de Dijon, il réalise les lumières de *L'Opéra de la Lune* composé et dirigé par Brice Pauset et celle d'*Actéon* dirigé par Emmanuelle Haïm, tous deux mis en scène par Damien Caille-Perret. Toujours à Dijon, il réalise les lumières de *La Pellegrina* dirigé par Etienne Meyer et mis en scène par Andréas Linos. Au Festival de Salzbourg il crée les lumières de l'opéra contemporain *Meine Bienen. Eine Schneise*, composé et dirigé par Andreas Schett et Markus Kraler dans une mise en scène de Nicolas Liautard.



Plus récemment il crée les lumières de *Littoral* de Wajdi Mouawad et *Suzy Storck* de Magali Mougel mise en scène par Simon Delétan, ainsi que *Le Montage des Attractions* de Vladimir Pankov ; *Roman National* du Birgit Ensemble ; *Les Forteresses* de Gurshad Shaheman, *Janis* de Nora Granovsky ; *Marylin, ma grand-mère et moi* de Céline Milliat-Baumgartner et Valérie Hecq-Lescort et enfin *Zypher Z* de Kevin Keiss et Louis Arène pour le Munstrum Theatre.

PIERRE-ÉRIC VIVES

Régie générale et régie lumière

À travers la photographie puis la vidéo, Pierre-Éric Vives découvre le place essentielle qu'occupe la lumière dans les pratiques artistiques. Il devient assistant, puis régisseur lumière à l'Autre Canal, SMAC de Nancy. Par la suite, il occupera des postes de régisseur lumière sur différents festivals, tels que Nancy Jazz Pulsations, Musique Action à Vandoeuvre, ou encore MIMI à Marseille. Après quoi, il se rapproche de la création contemporaine, musique, danse, théâtre et du milieu underground. Il explore les interactions entre mouvement, son et perception visuelle, entretenant dans son travail un lien étroit entre ces trois éléments. Depuis, il est principalement régisseur pour des compagnies de théâtre, de danse et de marionnettes. Il travaille notamment pour la compagnie Filament, avec le chorégraphe Julien Ficely (*Souvenir d'un faune*, *Chromatique*), pour les Patries imaginaires, avec Perrine Maurin (*Contrôle*, *AK47*) ou encore pour La Mue/tte, théâtre visuel et musical. En 2017 il prend en charge la création lumière pour *Nocturama*, de la compagnie Virgule Flottante (danse : Romain Henry et Marie Cambois, musique : Anthony Laguerre) puis en 2018 pour *OH!* de la compagnie Tout va bien, avec Virginie Marouze.





GUILDA CHAHVERDI

Jeu

Formée à l'école Claude Mathieu et Jacques Lecoq, elle joue au théâtre sous la direction notamment de Ma Fu Liang, Mikael Serre, Pierre Longuenesse et au cinéma dans *Terre et Cendres* d'Atiq Rahimi (prix « Un Certain Regard vers l'Avenir », Cannes 2004). Elle s'intéresse tôt à la mise en scène : *Déserts*, en 2001 obtient le soutien de la Ville de Paris ; elle monte *La Passion de Hallaj*, auteur mystique persan. Elle voyage en Asie centrale et y mène une recherche sur les formes spectaculaires et traditionnelles orales. Ce qui donne lieu à des spectacles de contes tirés du *Livre des Rois* de Ferdowsi (2003) et du *Pavillon des Sept Princesses* de Nézami (2009). Avec les contes, elle effectue une tournée en Asie centrale dont la dernière étape est à Kaboul (2003-05). En 2006, elle enseigne le théâtre

à la Faculté des Beaux-arts de Kaboul. Elle crée la compagnie Azdar, elle mettra en scène, entre autres, *Ubu Roi*, d'Alfred Jarry. Toujours en Afghanistan, elle produit des pièces radiophoniques pour la radio Killid (programme de sensibilisation sur les violences familiales, 2005-07). De 2010 à 2013, elle dirige l'Institut français d'Afghanistan à Kaboul. En France, elle effectue une recherche en sciences humaines (Université Aix-Marseille, IREMAM) sur l'action culturelle dans un État en guerre, un pays en crise (2015). Attentive à la création contemporaine afghane, elle est commissaire de l'exposition *Kharmohra, l'Afghanistan au risque de l'art* au MuCEM à Marseille (2019/20). En 2021, elle joue dans *Les Forteresses* de Gurshad Shaheman, met en scène *L'Invité du miroir* et *Sous-rire avec Dieu* d'Atiq Rahimi (Mucem, Marseille) et travaille à la création de *La Valise vide*, pièce afghane de Kaveh Ayreek qu'elle a traduite (soutien de la Maison Antoine Vitez), production Les Rencontres à l'échelle, B/P (2022).

MINA KAVANI

Jeu

Formée à l'École d'Art dramatique de Téhéran et au Conservatoire National Supérieur d'Art dramatique de Paris, Mina Kavani a commencé sa carrière à l'âge de 16 ans sous la direction d'Ali Raffi, le metteur en scène et cinéaste iranien. Très vite, elle joue de grands rôles du répertoire à Téhéran. À 23 ans, elle s'installe à Paris et entre au CNSAD dans la classe de Jean-Damien Barbin. En 2013, elle joue au cinéma le rôle principal de Sara, dans *Red Rose* réalisé par Sepideh Farsi. Apparaissant nue dans le film, elle est la cible d'attaques virulentes dans la presse iranienne. Le film est sélectionné dans les Festivals Internationaux et coûtera à Mina Kavani son exil. En 2014 elle présente à l'Odéon un récital autour de l'oeuvre de Forough Farrokhzad, figure majeure de la poésie moderne iranienne. En 2015 et 2016 elle interprète Ingeborg Bachmann, dans *Malina* de Ingeborg Bachmann, mise en scène par Barbara Hutt, au Festival d'Avignon et à la Maison de la Poésie à Paris. En 2017 elle joue dans *Neige* adaptation du roman d'Orhan Pamuk au TNS. En 2017 elle participe au stage organisé par le TNS sous la direction de Falk Richter et le danseur Nir de Wolff puis à celui organisé par les Chantiers Nomades sous la direction de Krystian Lupa qu'elle retrouvera en 2019 pour un travail en commun. En 2020 elle participe au stage dirigé par Lazare à la Fonderie et à l'issue de ce stage elle joue dans *Lazare Station* au Lavoir Moderne Parisien. Elle joue aussi sous la direction de Alexandra Lacroix dans *Persée*, mettant en regard les *Mélodies persanes* de Camille Saint-Saëns avec les récits de migrants venus d'Iran et d'Afghanistan. Elle écrit et prépare son premier monologue intitulé *I'm Deranged* autobiographie relatant sa vie en exil.



SHADY NAFAR

Jeu

Comédienne d'origine franco-iranienne, Shady Nafar se forme au Conservatoire de Grenoble puis à l'ESAD (École Supérieure d'Art Dramatique de Paris). Elle joue notamment sous la direction de Thomas Bouvet dans *Phèdre* de Racine, *La Cruche Cassée* de Kleist, *John and Mary* de Pascal Rambert; Gillian Petrovski dans *L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer* de Copi; Gloria Paris dans *Les Amoureux* de Carlo Goldoni; Maxime Franzetti dans la création chorégraphique *Est-ce ainsi que les Hommes s'aiment... ?*; Elise Marie dans *Les Visionnaires* de Desmarests de Saint Sorlin; Damien Houssier dans *Pylade* de Pasolini; Laurent Gutmann dans *Explantation* et *Le Prince* d'après Machiavel.



Elle assiste Gloria Paris à la mise en scène de *Divine*, d'après *Notre-Dame-des-Fleurs* de Jean Genet, interprétée par le chorégraphe et danseur Daniel Larrieu. Avec le comédien et danseur Martin Juvanon du Vachat, elle co-écrit et met en scène *Du Ballet !* et le met en scène dans une adaptation du *Bal des folles* de Copi. Elle écrit et met en scène *Cachons-nous sous cet amandier*, qu'elle joue aux côtés de Thomas Fitterer. Elle assiste David Geselson à la mise en scène sur *Le Silence et la peur*. Elle intervient régulièrement comme collaboratrice artistique auprès de la compagnie La Bouillonnante.

Suite à sa participation au Directors LAB au Lincoln Center Theater (New York), elle crée, avec cinq metteurs en scène venus d'Inde, d'Allemagne, d'Uruguay, du Brésil et d'Argentine, le collectif international P.L.U.T.O (People Living Under This Occupation). Leur première création *Black Box* est présentée au Festival International de Buenos Aires en 2020.



« Dans la ville où je suis né, Téhéran, j'étais déjà un intrus » : Gurshad Shaheman, la joie, à tout prix

« Les artistes en exil » (1/6). Arrivé en France d'Iran en 1990, l'auteur, metteur en scène et performeur trace un beau chemin dans le théâtre.
PAR BRIGITTE SALINO

Gurshad Shaheman arrive en France avec sa mère et sa sœur. Il a 10 ans, sa sœur, 5 ans. Dans l'avion qui a décollé de Téhéran, sa mère a gardé le foulard. Quand elle débarque à Paris, elle l'enlève. Sa petite fille se met à pleurer. Elle a peur : « On va nous arrêter. » On lui montre les femmes qui ne portent pas de foulard, on lui explique qu'ici ce n'est pas obligatoire... Cette scène, c'est le premier souvenir qu'a Gurshad Shaheman de son arrivée en France. Avec sa mère et sa sœur, ils sont venus voir un oncle. Deux ans plus tard, en 1990, ils viennent à nouveau. Et ne repartent plus.

Ainsi commence l'exil, un mot que l'auteur-metteur en scène et performeur n'aime pas beaucoup. Il lui préfère celui de chemins. Au pluriel, car il y en a plusieurs dans son histoire, qu'il raconte dans *Pourama*, *Pourama*, une pièce très remarquée à sa création, en 2015. « J'ai changé », prévient-il avant la rencontre. Il avait une folle chevelure brune et ses yeux verts étaient cernés de kôhl, le voici avec les cheveux blonds, franchement teintés, et une petite moustache. « J'aime bien être à l'endroit où on ne m'attend pas. » Ailleurs. Gurshad Shaheman l'a été dès l'enfance, pendant la guerre Iran-Irak (1980-1988). Ses camarades dessinent des tanks, lui, des fleurs. Son père veut l'emmener à la chasse, il trouve ça terrible. Il l'emmène aussi sur le front, où il est missionné pour reconstruire les routes bombardées par les Irakiens.

Comme sa mère, le père de Gurshad Shaheman appartient à la minorité kurde. Dans la famille, on parle azéri. « En Iran, la culture perse, dominante, est toujours valorisée par rapport aux cultures minoritaires, qu'elles soient kurdes ou arabes. J'ai appris le persan à l'école, et je le parlais avec un accent. Donc, dans le pays et la ville où je suis né, Téhéran, j'étais déjà un intrus. » Aujourd'hui, Gurshad Shaheman parle français sans l'ombre d'un accent. Il en avait un, fortement mâtiné d'azéri et de chti – il a passé son adolescence à Lille – quand il est arrivé à l'École régionale d'acteurs de Cannes (ERAC). Sur le conseil d'un de ses professeurs, il l'a travaillé sans relâche, lisant Racine, un crayon entre les dents, en respectant les douze syllabes de chaque vers, jusqu'à ce que ça sonne parfait. « Je sentais que ma survie en dépendait », dit-il. « Si je devais choisir un mot pour me définir, je choisirais celui de survivant, poursuit Gurshad Shaheman. Mes parents m'ont vraiment sauvé de quelque chose. Ils m'ont sauvé de l'obscurantisme. » Le père, ingénieur des ponts et chaussée, et la mère, employée dans un bureau d'avocats, vivent séparés au moment du départ en France, qui est motivé par le voile : ni l'un ni l'autre ne supportent que leur fille doive le porter à son entrée à l'école primaire. Comme l'accent, le voile reviendra en boomerang, des années plus tard, en France.

« Pour moi, il a toujours été un symbole d'oppression. Je n'aurais jamais pensé que je me retrouverais un jour à défendre la liberté de le porter. » C'est l'appropriation du corps des femmes dans

l'espace public qui guide cette position : les forcer à le mettre ou à l'enlever relève de la même oppression pour Gurshad Shaheman, qui revendique le corps dans tous ses états.

Depuis huit ans, il vit en Belgique. Il a quitté la France après La Manif pour tous de 2013 : « J'ai vu les mentalités se refermer. Quand j'avais 16-17 ans, je tenais la main de mon mec dans la rue. Je ne dis pas qu'on ne se prenait pas des insultes, mais c'était une démarche simple. Après 2013, c'est devenu une démarche militante. » Le discours de Christiane Taubira à l'Assemblée nationale, en 2018, est venu soigner la blessure. Lorsqu'il l'a entendu, Gurshad Shaheman a pleuré.

A 15 ans, Gurshad Shaheman pense mettre ses pas dans ceux de son père. Bon élève, il reçoit une bourse pour faire maths sup, après le bac, à Lille. Une rencontre le fait bifurquer vers le théâtre. Et le théâtre le fait renouer avec sa part iranienne qu'il avait mise de côté. Il traduit Reza Baraheni pour le metteur en scène Thierry Bédard, étudie la littérature comparée à la Sorbonne puis, pendant un an, aux Etats-Unis, et se met à écrire.

Revenir vers sa famille

Son théâtre est le dépositaire de toutes ces strates. « Il y a une expression que je déteste, c'est la double culture. Je n'ai pas de double culture mais une culture qui m'est propre : une mosaïque, faite d'une partie azérie, d'une persane, d'une française, d'une américaine, et de tout de ce qui se passe dans le monde. » Les réfugiés sont au cœur de *Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du prophète*. Créée à Avignon en 2018, cette pièce est née de rencontres qu'a faites l'artiste avec des membres de la communauté LGBT, chassés de leurs pays par l'intolérance politique ou religieuse.

Ils viennent du Moyen-Orient ou du Maghreb, et n'apparaissent pas comme apparaissent trop souvent les réfugiés, réduits à un prénom et à un trajet, sans autre histoire que celle de leur exil. Avec Gurshad Shaheman, ils retrouvent la voie de leurs histoires d'amour et de sexe, et nous les font partager, en entretenant leurs voix. Ils et elles sont douze, s'appellent Lawrence, Yasmine, Hamida, Mahmoud, Nour ou Nowara. Les violences qu'ont éprouvées leurs corps épousent les contours d'un monde en guerre, et de la guerre contre la loi sociale ou familiale.

Avec sa troisième pièce, *Les Forteresses*, que l'on verra la saison prochaine, Gurshad Shaheman revient vers sa famille. Côté femmes : il met en scène sa mère et ses deux sœurs. L'une est restée en Iran, l'autre vit en Allemagne et la mère, à Lille, où elle est devenue agente administrative, grâce à Martine Aubry, qui a frappé à sa porte, lors d'une campagne électorale. Les trois femmes s'adressent à Gurshad. « Jamais je n'aurais imaginé que le pays allait basculer du côté des intégristes », dit Jeyran, la mère. « Mon cœur est une forteresse de larmes », dit Shady, sa sœur. Des larmes, il en coule beaucoup dans les pièces de Gurshad Shaheman. Préventives ou libératoires, elles savent aussi irradier. Pour sa grand-mère, elles étaient transformées en perles et éclairaient la tombe du mort pieux qui attendait le jugement dernier dans la lumière. Pour le petit-fils, elles appellent, ici et maintenant, « à aller chercher la joie, à tout prix ». Il suffit de passer un moment avec Gurshad Shaheman pour s'en convaincre.

Les trois sœurs de Miâneh

PAR JEAN-PIERRE THIBAUDAT / BLOG :

Dans *Pourama pourama*, Gurshad Shaheman racontait sa vie en trois parties et trois heures. Même durée, même structure pour *Les Forteresses* où, sans un mot, il écoute trois actrices raconter la vie intime de sa mère et de ses deux sœurs lesquelles sont présentes sur la scène. De la chute du Shah à celle des illusions, du pouvoir des mollahs à celui des hommes.

Magnifique et pénétrant.

Dans les hauteurs de Téhéran, de part et d'autre des rives d'une étroite rivière aux allures de torrent, s'étagent des cafés-restaurants avec des terrasses sans chaises ni tables où de grands tapis, évidemment persans, ordonnent l'espace. On s'y assoit, on s'adosse. En famille, entre amis, en bandes de jeunes. La scénographie (Mathieu Lorry-Dupuy) du nouveau spectacle de Gurshad Shaheman, *Les Forteresses*, fait explicitement référence à ces espaces. Occupant l'essentiel de la scène, des cadres en bois sont recouverts de ces tapis où les spectateurs peuvent s'asseoir, allonger leurs jambes. Plus tard, on leur servira un thé dans un petit verre.

On peut aussi choisir de s'asseoir dans un fauteuil et prendre place dans la salle du théâtre. De près, assis sur un tapis, on voyage à l'intérieur du dispositif. Dans la salle, on a une appréhension globale de ce qui se joue sur le plateau. Où que l'on soit, c'est un dispositif juste pour faire resurgir la mémoire de trois sœurs nées en Iran dans les années soixante, de façon délicate, même dans ses pans les plus sombres.

Sur la scène, entre les îlots de tapis déployés sur des socles légèrement surélevés, trois chaises, chacune sur un piédestal. Où, en longues robes légères, sont assises trois plus ou moins jeunes actrices (Mina Kavani, Shady Nafar, Guilda Chahverdi) nées en Iran mais n'y vivant plus à demeure, voire ne pouvant plus y retourner. Chacune porte la voix d'une de trois sœurs (Jeyran, Shady, Hominaz), l'une des sœurs étant la mère de Gurshad Shaheman.

Le spectacle est construit en trois parties ; à l'issue de chacune, les actrices changent de chaise. Les trois sœurs sont également présentes sur scène. L'une vit en France, la seconde en Allemagne, la troisième vit toujours en Iran. On entrera par petites touches dans le pourquoi et le comment de ces itinéraires. Ce que disent, racontent ces trois voix, chacune portée par une actrice, est le fruit de propos recueillis par Gurshad, et c'est à lui (le fils, le neveu) qu'elles s'adressent. Elles sont là, constamment, mais les trois sœurs ne jouent pas, ne parlent pas (deux d'entre elles ne parlent d'ailleurs pas le français). Elles écoutent leur trois vies défilier par petits bouts, comme autant de petites fables. Il leur arrive aussi de s'affairer, de cuisiner sur une longue table dressée au fond de la scène. Il leur arrive encore de venir une à une à l'avant-scène faire un petit tour, leur corps dialogue alors avec celui de leur fils, de leur neveu, la musique accompagnant les corps et les voix (musique Lucien Gaudion). Ou bien encore, comme nous, elles écoutent Gurshad chanter, entre chaque partie, une chanson azéri. Les trois sœurs sont nées au début des années soixante à Miâneh, une petite ville de l'Azerbaïdjan iranien, entre Qazvin et Tabriz, où la langue d'usage n'est pas le farsi mais l'azéri, langue natale des trois sœurs et de Gurshad.

Tel est le dispositif où vont se succéder, trois heures durant, les récits éclatés des trois sœurs, leurs trois voix, transcrites, traduites et reconstruites par Gurshad le quel, trois heures durant, regarde les trois sœurs, écoute les trois actrices. Un Gurshad observateur, spectateur muet, lui qui ne cessait de parler dans son premier spectacle aux soubassements autobiographiques, déjà en trois parties et trois heures, *Pourama Pourama* (lire ici). C'est d'ailleurs à peine si on le reconnaît (hormis ses yeux et son sourire) : plus de barbe abondante et non taillée, plus de longs cheveux en bataille, un corps qui demeure ondoyant et un look de chanteur de charme oriental légèrement moustachu.

Cette dissociation entre le corps des trois sœurs et les voix alternées, bordées d'un léger et délicieux accent, des actrices, - Gurshad invente là comme un étonnant bunraku oriental -, cet espace proustien, lit des réminiscences, éloigne irrémédiablement tout théâtre documentaire et ses pièges pour laisser la place à des contes du réel, où les situations les plus terrifiantes (enfance volée, brutale séparation, arrestations en masse des étudiantes, prisons, humiliations, tortures, lapidation, mariage et divorce, misère de l'exil, etc.) semblent trouver un apaisement dans l'accouchement des récits parcellaires de ces vies faits et adressés au fils de l'une, au neveu des deux autres et mis en écriture par celui qui les a écoutés. « L'aspect documentaire ou prosaïque du sujet m'intéresse bien moins que la force ou le souffle universel que ces récits peuvent atteindre écrit Gurshad Shaheman. C'est ainsi que l'intimité de ces femmes se déploie depuis la chute du Shah qu'elles saluent en femmes militantes de gauche espérant l'arrivée de la démocratie. Mais tout s'écroule très vite avec la montée en puissance des mollahs et de la « République islamique » aux règles imposées petit à petit : voile, reprise main des universités, fichage, etc.. « Jamais je n'aurai imaginé que le pays allait basculer du côté des intégristes » dit Jeyran. Mais aussi la puissance des pères, le mépris des frères, les mariages où l'homme demande la main de la jeune fille au père, sans lui avoir jamais parlé et à peine l'avoir regardée « Au moment de dire oui/ Je ne savais rien de lui/ Je ne savais même pas l'âge qu'il avait/ Tu le crois ça ? » et après le mariage le mari qui restreint les fréquentations de l'épouse encore étudiante, la cloître. La vie intime et l'Histoire du pays vont de pair.

Puis c'est la guerre Iran-Irak, les bombardements, la fuite hors des villes, les enfants en bas-âge qu'il faut nourrir, le lait et les couches qui manquent, la découverte d'un campement nomade, la solidarité des démunis. Mais cette énumération fausse la donne en prenant trop de champ : tous les récits de ces événements sont microscopiques, personnels, vus par le petit bout de la lorgnette domestique, à chaque sœur sa lorgnette. » J'aimerais vraiment tout te raconter/ Gurshad/ Mais c'est impossible/ Il y a des choses que je ne peux raconter à personne/ A personne/ Des choses qui me hantent dont je ne peux absolument pas parler Mon cœur est une forteresse de larmes/ Je ne peux pas l'ouvrir » dit l'une des sœurs. C'est la fin de la seconde partie. S'en suit une nouvelle chanson azéri chantée dans sa langue par Gurshad, qui commence ainsi : « Tu m'as jeté, Amour, dans les flammes/ Mes larmes attestent à chaque instant de ma douleur ».

Dans la troisième partie, Jeyran est déjà en France, Shady raconte sa difficile arrivée en Allemagne, Hominaz reste seule en Iran. Le père de cette dernière est mort, ses trois frères vivent à l'étranger

et après le décès de Khâm-Maman (la grand-mère), sa mère part aussi. « Il ne restait plus personne ». Elle songe à partir, mais elle a un mari qui a fait de la prison pour escroquerie, cependant il est ni violent, ni infidèle, et puis, surtout, il y a ses enfants, sans eux, elle ne partirait pas. « A choisir ma prison, je préfère rester avec les miens » dit-elle. Mais elle est là devant nous, en France, écoutant ces mots dits par une actrice née là-bas dans ce pays d'où elle vient et retournera..

Tout avait commencé en juillet 2018 au festival d'Avignon où Gurshad présentait son second spectacle *Il pourra toujours dire qu'il est pour l'amour du prophète* (lire ici). Sa mère était là, la seconde sœur désormais naturalisée allemande avait fait le voyage et la troisième sœur était venue de Téhéran. Onze ans qu'elles ne s'étaient pas retrouvées ensemble, toutes les trois. « J'étais touché de les voir ensemble après toutes ces années, de constater combien leur lien restait solide malgré les revers du destin, les années de séparation et malgré des choix de vie parfois radicalement opposés » écrit Gurshad. Et c'est en les voyant ensemble déambuler dans les rues d'Avignon, qu'est née l'idée de ce spectacle *Les Forteresses* qui réunirait les trois sœurs.

Spectacle créé dans le cadre du Cabinet de curiosités du Phénix de Valenciennes du 9 au 11 mars au Manège de Maubeuge devant un public restreint de professionnels et journalistes. Prochaines et premières dates publiques les 12 et 13 octobre à la Filature de Mulhouse, les 15 et 16 octobre au CCAM, Scène nationale de Vandœuvre, les 21 et 22 janvier 2022 au Festival Vagabondes à la Filature de Mulhouse, du 24 au 29 janvier au TBNA de Bordeaux. D'autres dates devraient suivre.



Gurshad Shaheman dansant avec l'une des trois sœurs
© Agnès Mellon

Gurshad Shaheman créé "*Les Forteresses*", spectacle à partir des récits de vie de sa mère et ses deux tantes, nées en Iran dans les années 60. La pièce de Claire Tipy "*Des pintades et des manguiers*" a reçu le label "Jeunes textes en liberté", il raconte la transmission à l'intérieur d'une famille.

Gurshad Shaheman, auteur, metteur en scène, performeur franco-iranien. Depuis 2012, Gurshad Shaheman écrit et interprète ses propres performances. Sa trilogie autobiographique *Pourama Pourama* (2015), toujours en tournée, est publiée aux éditions Les Solitaires Intempestifs. En 2019, il crée sa compagnie La Ligne d'Ombre, implantée dans les Hauts de France. C'est au Cabaret de Curiosités du Phénix (Scène Nationale de Valenciennes) que se monte en mars sa dernière création, *Les Forteresses*, qui lui a valu la bourse Beaumarchais de la SACD ainsi que le prix ARTCENA. Il convie sur scène les femmes de sa famille : trois actrices endossent les voix de sa mère et ses deux tantes, qui elles-mêmes seront présentes au plateau. Toutes trois sont nées aux débuts des années 1960 au cœur de l'Azerbaïdjan iranien. Toutes trois connurent la guerre, la révolution de 1979, la désillusion, la séparation... Dans une géographie éclatée entre l'Europe et l'Iran, ces femmes se racontent au présent et rejouent des bribes de leur passé. Leurs monologues vibrent avec la composition de Lucien Gaudion, entre musique électroacoustique et conversations persanes.

Sa mère, Jeyran, présente sur scène avec ses deux sœurs. C'est à partir d'interviews qu'il a menées auprès de sa mère et de ses deux sœurs, qu'il a écrit trois monologues entrelacés retraçant leurs vies. Leurs voix sont portées sur scène par trois autres femmes, comédiennes : Mina Kavani, Shady Nafar, Guilda Chahverdi.



Gurshad Shaheman poète réparateur

PAR ANAÏS HELUIN

Carnets de création (23/28). Depuis *Pourama Pourama* (2015), où il raconte lui-même plusieurs épisodes de sa vie depuis son enfance iranienne jusqu'à l'âge adulte, Gurshad Shaheman porte sur scène les récits de destins complexes, contrariés. Entre performance et théâtre, il utilise le poème comme force réparatrice.

Gurshad Shaheman dépasse bien des bornes. À commencer par celles du théâtre, auquel il se forme en conservatoire de région puis à l'ERAC (École Régionale d'Acteur de Cannes), avant d'entamer un parcours pluriel : tantôt comédien, tantôt assistant à la mise en scène, le jeune artiste intervient aussi parfois auprès de compagnies en tant que traducteur du persan. Dans le milieu théâtral, Gurshad Shaheman opère un mouvement permanent dans lequel on peut voir le prolongement d'un autre voyage, depuis l'Iran jusqu'à la France. Il a douze ans, lorsque la révolution des ayatollah le force avec sa famille à quitter son pays natal. Cet arrachement est au cœur de sa première création personnelle, *Pourama Pourama*. Une passionnante trilogie autobiographique où il pose les bases d'un langage de l'entre-deux où l'exil, la différence se disent à la première personne. Où l'intime s'offre avec force et pudeur, grâce à des dispositifs proches de la performance.

Gurshad is Present

Bien qu'il en arpente depuis des années tous les recoins, depuis la scène jusqu'aux cuisines – au sens figuré comme au sens propre, l'artiste concoctant dans *Taste me* un repas iranien qu'il sert ensuite aux spectateurs – Gurshad Shaheman se méfie du théâtre. « L'incarnation de plein pied, en frontal, me semble souvent artificielle. C'est pourquoi dès *Touch me*, que je crée en 2012 en réponse à une proposition du festival ZOA, Zone d'Occupation Artistique, je me situe près de la performance, avec un dispositif de séparation du geste et de la parole. Il faut dire aussi que je rentrais depuis peu de New York, où j'ai vu *The Artist is Present* de Marina Abramovic qui m'a profondément et durablement marqué ».

Comme la célèbre performeuse, Gurshad demeure immobile dans ce qu'il ne sait pas encore être le premier volet d'une trilogie. Son corps est ainsi déconnecté du récit de son enfance – il raconte notamment un voyage sur le front avec son père, dont il finit par faire porter le masque aux spectateurs –, porté par une voix off qui enjoint régulièrement les spectateurs à toucher l'acteur pour permettre à l'histoire de se poursuivre. « J'avais très peur. Je m'imaginai que les gens n'allaient pas supporter de rentrer ainsi dans mon intimité, et qu'ils allaient peut-être me frapper. Pour moi, cette performance n'avait donc pas du tout vocation à être reproduite ». L'avenir en décide autrement. Si en Iran, un *Touch me* ne fait partie de l'éventail des possibles pour un artistes, le geste de Gurshad Shaheman suscite en France un enthousiasme qui l'incite à poursuivre son autofiction. Une distance qui rapproche « Je n'étais pas content de l'image de ma mère dans *Touch me*. Elle semblait trop soumise à mon père, trop effacée. J'ai voulu créer une autre performance pour corriger cela. C'est quand Julie Kretzschmar du festival Les Rencontres à l'Échelle a voulu la

programmer à condition que je la joue à la suite de *Touch me* que l'idée d'un spectacle en plusieurs parties se dessine ». En cuisinant, c'est donc le portrait de sa mère que fait Gurshad dans *Taste me*, à l'époque où ils vivent tous les deux en France, et où le jeune homme s'éveille à la sexualité. Un sujet central dans l'ensemble de *Pourama Pourama*, en particulier dans sa troisième partie, *Trade me*, où le narrateur raconte ses premières expériences avec des hommes. Là encore, ses gestes n'ont rien à voir avec ses mots : enfermé dans une cage en verre, Gurshad se livre à de petites actions qui tranchent avec ses récits grands par ce qu'ils représentent pour lui de dévoilement, de mise à nu.

Des poèmes très réels

Après *Pourama Pourama*, Gurshad Shaheman ressent le besoin de partager des histoires qui ne soient pas les siennes. Mais toujours des histoires d'exils, de différences incomprises, réprimées. C'est à Athènes et Beyrouth qu'il va les recueillir pour *Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du prophète*, créé au Festival d'Avignon 2018. Un tournant pour lui, qui entretenait jusque-là avec ses spectateurs – une centaine au maximum à chaque représentation – un rapport de grande proximité. Une relation privilégiée qui, lentement mais sûrement, a fait sa belle réputation de personnalité rare dans le milieu théâtral, à la fois dans l'institution et un peu à part. Avec cette pièce, Gurshad se réconcilie avec le théâtre sans renier son goût pour la distance : portées par les élèves comédiens de l'Ensemble 26 de l'ERAC, des histoires d'artistes et de personnes de la communauté LGBT en exil nous parviennent sous la forme d'un oratorio écrit par Gurshad d'après les paroles recueillies. Car le réel, chez lui, est avant tout poésie.

« Les parcours des femmes et des hommes que je rencontre, leurs paroles, ne m'intéressent pas pour des raisons idéologiques ou journalistiques. Leur valeur est poétique, et c'est cette dimension que je souhaite mettre en avant grâce à l'écriture et au montage. C'est pourquoi, si ma démarche agit comme une forme de réparation auprès des personnes concernées, c'est par la transformation de leurs témoignages en poésie ». Dans *Les Forteresses*, dont la création maintes fois repoussée aura finalement lieu en mars à Maubeuge dans le cadre du festival Cabaret de curiosités transformé en rencontres professionnelles, cette métamorphose concerne trois femmes de la famille de Gurshad : sa mère et ses deux tantes, à travers lesquelles il tente d'approcher les réalités de la femme iranienne depuis la fin du siècle dernier jusqu'à aujourd'hui. Les témoins concernés, cette fois, sont sur scène. De même que dans *Silent Disco* – la création est prévue pour fin avril aux Tanneurs à Bruxelles – où de jeunes gens disent leur rupture avec leur famille, leur solitude que ponctuellement, le théâtre vient combler. Et comme la rencontre, pour Gurshad, est une nécessité que même la Covid n'arrête pas, il nous promet déjà d'autres passionnants rendez-vous. Notamment avec *Les Nouveaux hommes*, série de portraits de personnes abordant la masculinité de façons singulières. Loin des conventions, des normes qui n'ont chez Gurshad Shaheman pas droit de cité.

Gurshad Shaheman, une lecture intime du monde

PAR ALIÉNOR DEBROCCQ

Artiste associé au théâtre Les Tanneurs, le metteur en scène franco-iranien inscrit ses spectacles dans la nouvelle démarche de projets citoyens engagée par l'institution. Gurshad Shaheman puise son inspiration dans les histoires intimes, avec la profonde conviction que toute histoire mérite d'être entendue et que tout corps est beau à voir. Depuis « *Pourama Pourama* » (2015), où il racontait plusieurs épisodes de sa propre vie, il met en scène les récits de destins contrariés. Un art consolateur, entre performance et théâtre.

Pour « *Silent Disco* », créé en mai dernier, il s'est entouré de neuf jeunes âgés de 18 à 26 ans, en rupture familiale, qui font face à la solitude et à l'abandon: « Mon désir était de les amener à mettre en perspective leur vécu à travers les outils de l'écriture et du théâtre. » Shaheman s'est mis en quête de ces jeunes à travers les CPAS et autres associations bruxelloises spécialisées dans l'accueil, ainsi que via son réseau de proximité: « J'ai rencontré une quarantaine de personnes, mais ce n'était pas un casting. Tous ceux qui voulaient rester le pouvaient. » Neuf d'entre eux sont allés jusqu'au bout: un joyeux mélange d'amateurs et de jeunes professionnels. « C'est un public assez volatil, comme Franck, qui venait juste aux ateliers pour faire son breakdance et passer du temps avec nous. Il disparaissait parfois plusieurs semaines, mais cette souplesse est précisément ce qui m'intéresse. On ne peut pas envisager ce genre de projet de la même manière qu'une création professionnelle, même si j'ai aussi des exigences. »

D'octobre 2019 à mars 2020, ces jeunes se sont retrouvés tous les vendredis et samedis pour des ateliers de quatre heures, où Shaheman leur proposait des exercices d'écriture et des improvisations: « Tout le monde peut porter sa parole avec son corps, raconter son histoire comme il en a envie. Ils ont tous écrit leur propre texte, j'ai juste fait le montage. Je suis là pour accompagner leur désir, leur donner les outils pour être bien sur scène. J'observe et j'essaie de repérer ce qui est beau, ensuite je fais grandir leurs propositions. » Très doux dans le travail, le metteur en scène est toujours reconnaissant de ce temps que chacun prend sur sa vie privée pour se consacrer au projet: « La création a été reportée d'un an, or à cet âge on change très vite. Le projet a bougé avec eux, ce qui fait que c'est très vivant. Ces jeunes prennent des risques, mouillent leur chemise sur le plateau, ils sont sincères, entiers et performants. »

Pour accompagner ces textes poignants, qui témoignent de parcours de vie intenses, Shaheman leur a proposé d'amener la musique qu'ils aiment et de l'écouter au casque, pour inventer leur partition scénographique: « Quand les choses vont mal, la musique est un moyen de s'échapper. Tu mets ton casque et tu t'évades à travers elle. De temps en temps, le public entend ce qu'ils ont dans les oreilles. » Une façon singulière d'interroger la construction de l'identité et l'appartenance au monde, ce moment si fragile où l'on sort à peine de l'adolescence: « Ce moment charnière où l'intériorité est à la fois en crise et en sur-affirmation. Moment où l'on se découvre de nouvelles perspectives d'avenir et où on peut se retourner sur son enfance comme une période révolue. »

Des forteresses et des hommes

De plus en plus intéressé par cette façon de travailler avec des personnes éloignées des arts vivants, Gurshad Shaheman a choisi de mettre en scène sa mère et ses deux tantes, toutes trois d'origine iranienne, dans sa prochaine création intitulée « *Les Forteresses* » et prévue en octobre. Nourri par leurs souvenirs et leurs témoignages, l'homme de théâtre met en écho le présent du plateau et les pages sombres du passé – celui de l'Iran à l'époque du Shah jusqu'à l'Europe des années 1990. « Elles étaient très surprises de mon invitation, car elles ne pensaient pas que leur vie puisse intéresser quiconque. Elles ont vécu la révolution puis la guerre, c'est une vraie saga familiale. Trois parcours représentatifs de l'Iran sur ces quarante dernières années, ce qu'elles ne mesuraient pas avant de participer. » Sur scène, trois actrices prennent en charge ces récits intimes – un texte écrit par Shaheman sur base d'enregistrements. Le metteur en scène démarre également une trilogie intitulée « *Les Nouveaux Hommes* ». Réflexions sur la masculinité, où trois groupes différents, chaque fois composés de professionnels et d'amateurs, raconteront trois façons d'aborder le masculin: « Chaque être humain raconte un rapport différent aux assignations. Il y aura des activistes politiques transgenres, des drag-queens – donc des personnes qui ont renoncé aux attributs masculins – et enfin d'anciens prisonniers ayant perpétré des violences à l'encontre des femmes, ce qui pose la question de l'éducation des garçons. »

Gurshad Shaheman, *Les Forteresses*, du 5 au 9 octobre; *Silent Disco*, reprise du 18 au 21 mai 2022.



Pour ses prochains spectacles, le metteur en scène explore ses origines iraniennes et son rapport à la masculinité.
©Gurshad Shaheman ©Jeremy Meysen





LA LIGNE
D'OMBRE

GURSHAD SHAHEMAN

WWW.LALIGNEDOMBRE.COM

LES
FESTIVAL
RENCONTRES
MARSEILLE
À L'ÉCHELLE
B
P


PRÉFET
DE LA RÉGION
HAUTS-DE-FRANCE
*Liberté
Égalité
Fraternité*


Région
Hauts-de-France

 la culture avec
la copie privée

SACD




LES DROITS DES ARTISTES-INTERPRÈTES

ART
CENA